

LES POÈMES

Daniel Thaly : *Héliotrope, ou les Amants Inconnus*, « Le Divan ». — Léon Laleau : *Musique Nègre*, « Collection Indigène ». — Emmanuel-Flavia Léopold : *Le Vagabond*, « Les Imprimeries Gabelle », Carcassonne. — Vahan Portoukalian : *Au Pied de la Citadelle*, « Imprimerie V. Armen », Marseille.

Délicieux message des Antilles effarées de lumière et lourdes de fleurs énormes et odorantes, le livre nouveau de Daniel Thaly, **Héliotrope, ou les Amants inconnus**, regorge d'images colorées, d'évocations rapides et sûres, paysages, atmosphères, crépuscules embrasés sur la mer et qui s'adoucissent par la forêt, chant des oiseaux, heures parfumées, doux songes et sentiments de tendresse, profonde, méditative, quels charmes ces nobles poèmes, souples et prolongés, ou plus discrets et sensibles, éveillent, et je ne crois pas que le poète des *Chansons de mer et d'outre-mer*, de *l'Île et le Voyage* ait atteint, auparavant, à plus de justesse suave, à plus de grâce exquise, à des réalisations plus parfaites et plus neuves, parce qu'elles sont de tous les temps et divinement humaines. Le volume est dédié, c'est une indication significative, « à la mémoire du Comte de Comminges »; les pèlerins amoureux de Venise ou d'Espagne eussent reconnu de leur race distinguée, pleine d'esprit et de bonté souriante, *les Amants inconnus* dont Daniel Thaly suggère à notre imagination la présence et la séparation, en feignant d'avoir « trouvé sur la plage d'une île de la Mer des Antilles, dans un coffret, au lendemain d'un ouragan qui avait balayé la Méditerranée américaine et englouti plusieurs paquebots avec l'équipage et les passagers, le manuscrit d'Héliotrope.

D'Une Plage des Îles où Héliotrope, jeune fleur,

Qu'elle est belle! Ses yeux ressemblent à la mer,
Sa chevelure est une aurore boréale.

Autant qu'hiver son front est pâle;
Mais l'amour qu'elle inspire est lumineux et vert...

passé, venant du tennis sous les *quis qualis* pleins d'odeurs, d'un pas rythmique, vers son boarding-house, chaque soir. Et l'île est devenue *l'Île du Bonheur* : « ils iront vi-

vre au bord des bois sonores, et c'est alors l'enchantement merveilleux qui des bambous, des lianes

Sous les dômes fleuris d'arbres pleins de musiques

fait autour d'Héliotrope et de son amant tout un paradis printanier, où elle est Eve radieuse et lui Adam exalté et attentif. Hélas, voici soudain, au comble d'une telle félicité, que « Héliotrope, ayant reçu un câble mystérieux, se décide à regagner l'Angleterre » pour quelque temps du moins; l'ancre est levée, le vapeur appareille et, deux ans plus tard, dans la solitude où s'est reclus celui qu'elle a laissé, c'est toujours *le Regret d'Héliotrope* : ô vie monotone, enivrée et souvent lasse de ses souvenirs; se souvient-elle aussi, là-bas? songes-tu, Héliotrope, à ma tendresse? Puis

Que signifie, ô mon Amour,
Ce grand silence!
Ah! que le regret et l'absence
Font le cœur lourd!

Il souffre trop; il se décide au départ. Ce qu'il en est advenu, on l'a vu plus haut : « Ah! si jamais te parvient, Héliotrope, le petit livre de votre amour englouti avec ton amant dans les eaux furieuses de l'Atlantique, tu comprendras trop tard, ô Beauté, que tes yeux d'ange avaient allumé dans son cœur la « passion incurable », celle que la mort seule peut guérir. »

Les citations montrent assez la variété des rythmes où se complait l'art sagace de Daniel Thaly et la franchise simple de ses images souples. Ah! quel beau poète de la grâce et de la lumière.

Des Antilles aussi, et imprimés dans un beau cahier à la belle typographie, nous viennent les poèmes réunis par Léon Laleau sous le titre de **Musique nègre**. Haïti, où le rappel du passage de la France est demeuré en la mémoire des habitants si vivace, Haïti d'où les yeux de tous sont dirigés, comme l'élan du cœur et les espérances, par delà les vagues atlantiques vers les rives de la Garonne, et du Rhône et de la Loire et de la Seine, Haïti pour qui le centre d'aspiration et d'attraction reste fidèlement Paris, Haïti ne connaît point

d'autre culture que la nôtre, Haïti parle français et, hors quelques patois anciens importés d'Afrique, Haïti n'use d'aucune langue autre que la française. On y pense, on y écrit beaucoup, des journaux, des livres, moins d'ouvrages d'histoire, peut-être, ou de sciences, mais les poètes, de valeur évidemment assez diverse, y sont nombreux; une population, semble-t-il, de poètes s'y perpétue, parmi lesquels quelques-uns, à peine, éprouvent quelque crainte à écrire des vers; tous chantent, tous se lisent; plusieurs, et dont, à ma connaissance, le plus dégagé d'habitudes trop locales, le mieux universel, me paraît être Léon Laleau, ont forcé et retenu l'attention des lettrés européens.

Les poèmes de *Musique nègre* sont courts, délibérément. Non seulement Léon Laleau se répète, selon La Fontaine : « les longs ouvrages me font peur »... ce qui n'a pas empêché La Fontaine d'en produire, par bonheur, quelques-uns; mais il s'est convaincu, comme Pierre Reverdy, que « aujourd'hui la puissance lyrique ne saurait se passer de concentration » — vérité d'ailleurs si évidente qu'elle n'a été ignorée même de certains poètes ayant écrit de longs ouvrages : ce n'est pas la concentration qui fait défaut à Leconte de Lisle dans *Quain*, non plus à Milton dans *Paradise Lost*, et encore moins à Dante dans la *Divina Commedia*, à Eschyle ni à Racine dans leurs tragédies. La concentration n'y est certes pas moindre, ni surtout moins efficace que dans maint poète parmi nos contemporains ou dans maint fauteur de haïkaï : que de haïkaï ou de distiques sont prolixes en comparaison d'une ballade de Villon ou même de telle d'entre les épopées de *La Légende des Siècles*, du *Moïse* de Vigny ou de *La Maison du Berger*.

J'insiste sur ce point, simplement parce que j'ai peur que Léon Laleau qui, dans *La Flèche au cœur*, avait mené à parfaite réussite quelques morceaux plus développés par le nombre des vers, s'il a eu cent fois raison de se soumettre ensuite à une discipline sévère afin de s'astreindre à les emplir mieux de substance, — ce qui nous a valu *Abréviations* — ne finisse par se faire la victime inconsciente d'une théorie fâcheuse à l'égal de toutes les théories de la même nature. La concision ne se mesure pas au nombre absolu des

syllabes, mais au nombre des syllabes employées proportionnellement à l'importance des idées exprimées. Chaque œuvre qu'on se propose d'édifier entraîne ses nécessités, pour naître viable, d'étendue, de proportions, d'équilibre. Il est aussi lamentable de faire trop court que de faire trop long. La concision, que Tristan Derème, nous dit-on, estime habile, consiste en une adaptation exacte, ou, si l'on veut, en le choix d'une commune mesure, chaque fois à choisir, à établir selon les besoins du sujet et les moyens qu'on prétend mettre en œuvre en vue d'un effet à atteindre.

L'exemple, peut-être, de Moréas dans les *Stances*, de Toulet dans les *Contrerimes*, n'a que trop bien persuadé beaucoup des poètes jeunes qu'il faut toujours, en toutes circonstances, se limiter étroitement. Mais quel danger. A coup sûr, Moréas emplît de suc ses stances à les en rendre regorgeantes, Toulet allusif et dédaigneux ne gagnerait rien à gonfler ses pipeaux; par contre, en haine, d'ailleurs irréfléchie, de toute apparence d'emphase, que de nouveaux venus coupent ou diminuent leurs effets au moment où ils auraient pu les mettre en valeur, et confondent absurdement la concentration qu'ils n'ont pas, la concision qui n'est chez eux qu'illusoire avec l'indigence monotone et une stérile insuffisance de ressources.

Léon Laleau, au surplus, est bien loin de cela. Et si les poèmes de *Musique nègre* se forment, la plupart, d'une suite seulement de huit vers, en atteignent parfois douze ou seize, et exceptionnellement vingt-quatre, ce n'est pas par incapacité, c'est qu'il était nécessaire qu'ils ne fussent pas plus longs, c'est par dégoût du délayage et du bavardage — et je l'approuve. Veuille une Muse propice le convaincre de ne pas se faire d'une telle limitation un précepte rigoureux et infrangible. Tel mon souhait, parce que certains poèmes sont doués d'assez de souffle lyrique pour qu'on s'assure que, dans des circonstances favorables, il se maintiendra bien au delà des limites qu'il s'est actuellement imposé de ne pas franchir.

Les poèmes de *Musique nègre* sont de deux natures. Les uns, pittoresques, piquants, amusants même, ne redoutent pas ce qu'on nomme le modernisme, dont ils ne dédaignent pas

le vocabulaire le plus barbare et inharmonieux. Mis à sa place, on ne saurait en blâmer l'emploi, mais qu'un surmodernisme ne le submerge bientôt, et qu'on n'entende plus parler, en vers français, de jazz, de Khol up-to-date, et de choses aussi puériles et barbares jusqu'à écœurer. Mais j'y reviens; ces mots, Laleau en use avec discrétion, de même que des gros mots cyniques et orduriers qu'on affecte, en notre temps, de ne pas répudier, qu'on a raison d'accueillir où il en est besoin, sans que, d'autre part, leur usage apparaisse toujours indispensable à la musique du vers ou de la langue — seule règle absolue à quoi ait à se conformer le poète.

Des morceaux, *Panquita*, *Jazz* (malgré tout ce qui précède) et *Jazz numéro 2*, et *Cannibale*, surtout *Silhouette* et *Vaudou*, sont emplis de charme, j'en conviens, et je souris. Mais on ne m'empêchera pas de leur préférer *Trahison*, *Epître familière*, *Thomazeau*, sans doute, et *Sacrifice*, surtout *le long des quais* où somnoient les voiliers :

Une lune imparfaite est bercée aux cordages...
 D'un groupe nostalgique une pauvre chanson
 Monte, et son rythme mou s'enroule aux bavardages
 D'un subrécargue vain qui trône en caleçon.

C'est leur départ vers Gonaïves ou Jérémie, on les voit gagner la mer...

Et puis, un jour, on parlera d'un grand naufrage
 Quel d'entre eux a sombré? *Croyance*, *le Réveil*,
 Ou *Dieu-Protège!* On se demande : — Et l'équipage?

Mais la mer est muette et se pâme au Soleil...

Je ne sais de vers plus large, plus poignant, plus implacablement calme et lumineux que ce dernier. Laleau a en lui l'étoffe du grand poète, s'il renonçait à l'artificiel du beau momentané et à la mode.

Poème de mélancolie et d'automne nostalgique, **le Vagabond** de M. Emmanuel-Flavia Léopold, Martiniquais, a pour système d'éviter la rime et même l'assonance au bout de ses alexandrins. De là un manque de liaison, une froideur ou un manque d'harmonie. Maint vers fort beau se détache aisé-

ment de l'ensemble; du mouvement presque pathétique évitant le déclamatoire. On retrouve plus d'une des qualités sérieuses et ardentes qui faisaient l'intérêt de la *Clarté des Jours*, de *Suite pour un visage...*

Interroge l'Oronte, où se mira Daphné,

Ce vers qui m'enchanté compte plusieurs égaux dans les sonnets et poèmes **Au pied de la Citadelle**, où, de M. Vahan Portoukalian, les souvenirs et évocations, parfois baudelairiennes, d'*Alep* et d'*Antioche* me satisfont plus pleinement que ses chants d'amour, de sentiment et de mélancolie.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Albéric Cahuet : *Sainte-Hélène, petite île*, Fasquelle. — Marie Le Franc : *Dans l'île*, Fasquelle. — Henri Pollès : *Sophie de Tréguier*, Gallimard. — Louis de Robert : *Le journal d'un mari*, Flammarion. — Henri Petit : *Derniers combats de Don Quichotte*, Rieder. — Pierre Frondeur : *Iris perdue et retrouvée*, Emile-Paul. — Georges Simenon : *Chez les Flamands; Le fou de Bergerac; Le port des brumes*, Fayard.

Sainte-Hélène, petite île, la phrase sans verbe, mais chargée pour nous de mystère et de menace que — sous la dictée d'une obscure prescience — Napoléon, écolier, écrivit sur son cahier de géographie, M. Albéric Cahuet l'a donnée pour titre à son nouveau roman qui nous reporte au lendemain de Waterloo, et comme un prestidigitateur, d'une boîte minuscule, quantité d'objets sans proportion avec elle, c'est tout un monde qu'il en a tiré... Le récit, très documenté, de M. Cahuet fait vivre, il est vrai, les gens qui entourèrent l'aigle captif sur son rocher... La maisonnette, le jardin de l'Empereur; les fidèles de celui-ci; les délégués de la Sainte-Alliance; Hudson Lowe, enfin, veillant sur sa proie et les habitants de Sainte-Hélène. C'est très curieux. Il y a là un ridicule marquis, représentant la France, et son secrétaire, un jeune officier, Jean-Claude de Gors; le baron de Sturmer, représentant l'Autriche; le comte de Bolmain la Russie... Des femmes. L'une d'elles, une fermière de l'île, Marianne Robinson, a attiré, paraît-il, l'attention de l'ancien maître du monde. Elle ressemble à l'exquise Marie Walewska, et Jean-Claude qui présente tous les signes de la maladie romantique